

Les visages de la compassion : l'art de Julie Oakes

Ce n'est pas un hasard que Tara blanche, déesse de la compassion de la cosmologie bouddhiste, soit la divinité dominant le travail de Julie Oakes. L'amour de Tara est guérison, ses gestes, générosité pure, son sourire est un sourire rayonnant. Son amour guérit tout. Elle est source de vigueur, de force, de beauté et, par-dessus tout, de longévité. Pour cette artiste talentueuse aux multiples facettes, la déesse Tara représente le visage le plus prometteur de l'évolution spirituelle du genre humain aujourd'hui.

Née en Colombie-Britannique, établie à Toronto, l'artiste s'inspire du Bouddhisme qu'elle étudie depuis de nombreuses années. Dans ces œuvres vibrantes, d'une force d'expression éblouissante, elle évoque des figures du Bouddhisme tibétain dont la déesse Tara. Au-delà de la facture, d'une indéniable virtuosité, on reconnaît le talent de Julie Oakes au savoir profond et à la rafraîchissante souplesse de son approche picturale.

Tandis qu'elle préserve avec soin et une certaine ferveur les significations spécifiques de ces divinités issues de la tradition bouddhiste, la force audacieuse de son approche figurative en produit une interprétation toute contemporaine, voire avant-gardiste. L'artiste propose une relecture des vérités bouddhiste aussi audacieuse et perspicace à sa manière que la relecture du Mystère, c'est-à-dire de l'Annonciation à la Vierge, réalisée récemment en images par la photographe québécoise Emmanuelle Leonard. Tout comme il n'est pas nécessaire d'être pratiquant du Catholicisme pour apprécier cette interprétation du Mystère par Leonard, la connaissance du bouddhisme n'est pas un pré-requis pour apprécier à sa juste valeur le mouvement incessant, phénoménal et magique des œuvres de Julie Oakes.

Tout en étant fondées sur sa pratique spirituelle, les œuvres de Julie Oakes révèlent le caractère prismatique et réfléchi de son art. En effet, les images puissantes et lancinantes de ses toiles nous introduisent à la cosmologie du

Bouddhisme tibétain vue par une initiée; en même temps, elle nous séduisent par la vivacité de leur engagement face à des questions actuelles et urgentes d'ordre politique, social, environnemental, philosophique, ou reliées à la sexualité.

The White Tara Stays Calm in a Whirlwind of Fecundity [Tara garde le calme au milieu d'une tornade de fécondité] (2007, 330 x 305 cm), un diptyque aux dimensions impressionnantes, évoque ce questionnement avec éloquence. Oakes y représente la déesse Tara, véritable profusion de mantras et de *mudras*, au milieu d'une pluie de pommes grenade et de papayes se disséminant au-dessus du vide, comme pour l'ensemencer de signes de guérison. Ces fruits descendent alors comme des perles jusqu'au seuil du monde, se gonflant au-dessus des ténèbres du panneau inférieur, gouffre sans nom, où ils entravent la route d'une créature aux crocs acérés issue de la face obscure de l'Eden, avançant sur une corde raide vers une obscurité encore plus profonde.

La Tara blanche de Julie Oakes est une déesse qui incarne l'essence même de la compassion. Elle est dépeinte vêtue à l'image du Bodhisattva; son dévouement et son appel claironnant à la clarté pour tous les êtres y sont incontestables. La pureté de sa lumière spirituelle se répand à travers le polyprisme spectroscopique qui caractérise l'art de Julie Oakes, avec tout l'éclat de la sagesse divine du Bouddha. Tara s'élève contre toute division. Son omniscience relève cette notion d'Unité; elle porte dans son sillage la santé et la longévité, dons les plus primordiaux. Ici, la surface elle-même de la toile constitue l'espace infini de son amour et de sa compassion, et c'est le mérite et la force de Julie Oakes que de savoir le représenter, de manière non édulcorée ou surfaite, et loin des représentations baroques, lourdes et maladroitement métaphoriques ou à tendance littérale.

Au contraire, il n'est représenté qu'en termes positifs. Selon le mythe, Tara fit sa première apparition en tant que larme vivante d'*Avalokiteshvara*, dieu bouddhiste de la compassion (aussi connu sous le nom de *Chenzereng*, dont le Dalai-lama est la réincarnation). Dans l'interprétation folklorique, Tara s'épanouit, à l'origine, au moment où *Avalokiteshvara*, Bouddha parmi les Bouddhas, incarne un état d'absolue compassion, versant une unique larme. Ainsi Tara est-elle l'incarnation et l'expression mêmes d'une compassion si pure qu'elle est capable de transformer l'univers et de nous conduire hors des ténèbres.

Tara apparaît dans plusieurs des toiles novatrices de Julie Oakes, fondées sur l'iconographie traditionnelle tibétaine et dont on soupçonne aussi un certain caractère d'autoportrait. Parmi nombre de divinités bouddhistes représentées dans ces œuvres, connues au moins connues, se trouve celle de Mahakala. Bien qu'il s'avère impossible d'aborder individuellement toutes les figures qui peuplent et animent d'un souffle vivifiant les tableaux resplendissants de Julie Oakes, il convient de s'attarder un instant à ce dieu puissant.

Dans *White Mahakala Relishes the Datura Plant* [Mahakala Blanc savoure le *datura*] (2006, 251 x 112 cm) le dieu protecteur du *cintamani*, pierre précieuse qui exauce tous les souhaits, est représenté avec le *datura*, plante narcotique et hallucinogène puissante utilisée lors des invocations rituelles de Mahakala. Celui-ci savoure en effet la lucidité éprouvée par l'être délivré de toute force désirante.

Mahakala est inhérent à toutes les écoles tibétaines de tradition bouddhiste, où il est vénéré. Il possède cependant diverses formes, chacune d'elles soulignant une qualité ou un trait particuliers. Ainsi, il est perçu et considéré comme l'émanation de différents êtres, notamment *Avalokiteshvara* or *Chakrasamvara*, selon le contexte.

Mahakala est habituellement représenté en noir, symbolisant sa nature fondamentale de réalité suprême. (Ce principe est désigné en Sanskrit par *nirguna* et signifie un état transcendant toute qualité et toute forme.) De plus, il porte en général une couronne à cinq crânes. Ceux-ci incarnent la transformation des cinq *kleshas* — afflictions négatives — en cinq sagesse. Cependant, il existe des représentations de Mahakala en blanc, et c'est cette version de la divinité que Julie Oakes a choisi de peindre dans *White Mahakala Relishes the Datura Plant*; cela, avec une grande finesse dans l'élaboration de la forme et du pigment. Mahakala est ici « divinité de l'abondance », celui qui assure l'équilibre mental, le confort et le bien-être de tous les *tantrikas*.

On retrouve la définition suivante dans son sadhana : « Son corps est blanc. Son visage est coléreux et il possède trois yeux. Il a six bras. Dans sa main droite principale, il tient un joyau qui exauce les vœux (*cintamani*) [...]. » Les karmas, ou actions associées à Mahakala, qui s'accordent aux

aspirations positives de Julie Oakes en tant que peintre et en tant que bouddhiste pourraient être les suivants : 1) évincer la maladie, les obstacles, les difficultés ; 2) prolonger la vie, augmenter la sagesse et les qualités bienveillantes ; 3) veiller aux besoins des pratiquants du Dharma et conduire d'autres personnes auprès du Dharma ; et enfin 4) détruire la confusion, la haine, le doute, l'ignorance et autres défauts et péchés mortels.

Un certain nombre de dessins exposés proviennent de la série intitulée *100 Syllables* [100 Syllabes]. Ces œuvres sur papier constituent la complétion symbolique de la seconde étape entamée par Julie Oakes dans la pratique spirituelle de la méditation Gnondro, qui en comporte quatre. La première consiste à exécuter 100 000 prosternations de tout le corps, accompagnées d'une visualisation et d'un mantra. Pas moins de quatre mois à raison de quatre heures par jour de cette sévère discipline lui furent nécessaires pour y parvenir.

Oakes raconte : « En 1972, pendant que j'étudiais la peinture *thangka* auprès du maître Sherab Palden Berut, j'ai effectué 100 000 prosternations sous la conduite d'Akong Rimpoche. Par la suite, j'ai entrepris 100 000 répétitions du mantra à cent syllabes — la seconde étape du Gnondro — mais je n'ai pas terminé cette pratique bouddhiste. Ces cent nouveaux dessins en constituent une complétion symbolique. »

Il faut se rappeler que l'une des expériences qui marquèrent le parcours de la jeune Julie Oakes fut l'étude de la peinture *thangka* auprès du maître peintre *thangka* de Lhassa, Sherab Palden Berut, au cours des années 1971 à 1973. Si les œuvres sélectionnées pour cette exposition sont des extraits de la complétion symbolique d'une étape de sa pratique spirituelle, elles témoignent de la même vivacité que ses toiles et possèdent une fluidité métamorphique qui séduit sans peine le regard. Elles révèlent toute l'ampleur d'un savoir maîtrisé. Ces œuvres contribuent à renouveler la pratique même de la peinture *thangka*, et lui imprègnent une vitalité et un enthousiasme particuliers.

L'artiste poursuit ainsi : « Je me teins les cheveux au henné. Avec les résidus de cette teinture, je réalise des portraits de Bouddha. À ces représentations du Bouddha, je superpose des photographies prises

en Inde en 2003 et compose un collage à partir de cartes postales, peintures et images tibétaines ainsi que des textes et des dessins, tirés du journal de voyage de mon premier séjour en Inde en 1970. »

Dans *11 Syllable* [Syllabe 11] (2005, 76 x 58 cm), réalisé au henné et au crayon et incluant un collage sur papier, l'entité fantasmatique qui émerge de l'horizon de la toile et s'en éloigne en même temps nous lance une inquiétante requête; elle rappelle l'une des figures métamorphiques du désir réalisé par le peintre occulte et magicien anglais Austin Osman Spare (mort en 1956). Son effet magnétique sur la rétine, le cerveau et la colonne vertébrale y est presque palpable. La fertile collision d'images dans ces dessins magistraux conduit au domaine de l'inconscient, tandis que les vestiges du troisième œil et le serpent de feu *Kundalini*, présences binaires, y exercent en permanence leur force d'attraction.

Dans toute son œuvre, Oakes articule sans effort les frontières entre spiritualité et sexualité, sacré et profane, paradis et enfer. Si ses toiles comportent une grande mesure de douceur et de lumière, elles révèlent aussi une dimension plus obscure, tout comme la peinture *thangka* où abondent des entités féroces et des images horribles, cherchant à briser la chaîne de l'égoïsme et à élargir l'horizon spirituel.

Naturellement, par le recours aux symboles du paradis et de l'enfer, nous ne prétendons pas que les toiles de Julie Oakes représentent l'équivalent bouddhiste des domaines chrétiens de la délivrance pour les cœurs purs et des feux éternels de l'enfer pour les pécheurs invétérés. L'univers visuel riche et luxuriant de ses toiles suggère souvent, à peine voilée, la morsure du serpent — de quoi secouer l'éventuelle complaisance du spectateur. Julie Oakes est de ces artistes qui méprisent la « myopie »; car ce qu'elle présente à notre regard, c'est l'univers, bien plus que son univers, toutes ses vérités exposées et ses principes sous-jacents mis à nu, du moins pour ceux dont les yeux sont ouverts et l'esprit, réceptif.

Oakes puise à un répertoire d'images impressionnant, dont les œuvres des maîtres de l'iconographie bouddhiste exposées au Royal Ontario Museum de Toronto, au Metropolitan Museum de New York, ainsi qu'une multitude d'autres sources. L'art de Julie Oakes suggère le mouvement lancinant de la loi cosmique du karma inhérente au Bouddhisme tibétain. Dans cette

vision du monde, la force karmique est inéluctable. On pourrait dire que Julie Oakes, chercheuse, savante, s'est livrée à son propre karma pour réaliser son travail. Peignant sans réserve, sans opposition, sans compromis, elle nous présente, simplement, tout ce qu'elle possède. Julie Oakes nous fait ainsi l'offrande de tout son savoir et de toute sa force d'expression; de toute la force de guérison que son cœur recèle.

Artiste non-conformiste que la controverse et la provocation n'ont jamais intimidée, Julie Oakes compte parmi les rares Occidentaux qui aient su rendre toute la complexité et la sophistication du système spirituel bouddhiste, dans un univers pictural rayonnant, captivant et stimulant pour les initiés comme les non-initiés. Artiste et bouddhiste, elle exprime sa pratique spirituelle par des images qui transcendent les différences culturelles, les hémisphères de croyances et les divisions célestes, s'adressant à nous d'une seule voix jaillie du cœur, preuve de désintéressement et d'abandon de soi.

James D. Campbell
Montréal, le 14 mai 2008

Traduit par Eva Labarias